Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 39

Artikel: Le docteur pressé
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200459

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Fichue surveillance. — Bébé entre au salon, un grand coutelas à la main :

— Vois, maman, comme on me surveille mal, j'ai de nouveau pu attraper le couteau à découper.

* * *

Le docteur pressé. — Dans le cabinet d'un praticien très couru et qui n'a pas une minute de loisir.

— Que je suis heureuse de vous rencontrer, cher docteur. Nous allons passer quelque temps à Gimel-les-Bains. L'air y est bon, n'est-ce pas ?

— Excellent, madame, excellent. A Gimel, on peut devenir en très peu de temps centenaire.

* * *

Plus bruyant que le tonnerre. — Un mari à sa femme :

— N'as-tu pas eu peur, chère bonne, cet après-midi, du fracas de ce terrible orage ?

— Je n'ai rien entendu.

— Pas possible !

— Je t'assure. J'avais quelques amies à mon thé et la causerie était très animée.

Ce tonnerre de Sami !

— Hein !... François !... regarde-voi.... Je crois bien qu'on voit des pas dans la neige.

— T'emballe si ce n'est pas vrai ! Gage que c'est encore ce tonnerre de Sami qui est en braconnage.

— Pardi ! bien sû ; c'est tout à fait ses pieds.

— Oh ! mais, vous savez, caporat, avet lui, faut se méfier. C'est un tout fin.

— Je sais bien, mais on est aussi fin que lui. D'ailleu, y a pas à se tromper, les pas sont bien marquiés.

— Mais d'où diable venait-y ? Regardez-voi, caporat, on dirait qu'y venait de M*** ; c'est drôle, tout de même.

— Viens toujou, François, tant qu'on voit les pieds marquiés, c'est qu'on est su la piste... Crac !... Voilà qu'on ne voit plus rien, à présent. Ça ne fait rien, suivons toujou ;... y n'est pas bien loin.

— Vous croyez, caporat ?

— Tant qu'à moi, j'en suis sû.

— C'est que, voyez-vous, avec Sami, on ne sait jamais bien à quoi s'en teni. On le croit ici : va je t'en fiche, il est là.

— T'inquiète pas, François, je te dis ; viens toujou.

* * *

Tandis que les deux gendarmes continuaient la poursuite dans la direction que leur avaient indiquée les traces de pas dans la neige, Sami était tout à l'opposé.

Vers midi, il rentrait en ville. Sous son ample pélerine se dissimulait un lièvre magnifique. Il le portait tout droit à madame la préfète, qui le payait largement et le remerciait beaucoup... au nom de M. le préfet.

* * *

Et les deux gendarmes battaient toujours la campagne.

— Tonnerre ! ! clamait le caporal, où ce diable de Sami a-t-y pu passer ? Y s'est pourtant pas einfaté dans la terre. C'est curieux, tout de même, on ne voit plus de marques dans la neige. Et pourtant on est bien dans la bonne direction. J'y comprends plus rien.

— Je vous y ai déjà dit, caporat, Sami est un tout fin.

— Pas plus fin que nous ! Allons, François, en chasse ! C'est bien le diable si...

* * *

A l'auberge du Lion-d'Or, Sami partageait tranquillement un demi avec son ami Marc, un collègue. Ils parlaient à demi-voix ?

— Aloo ! Sami, tu en viens :

— Oui.

— Et puis ?

— Un lièvre, et un beau ; au moins douze livres. Je l'ai porté au préfet.

— Le caporat et François sont partis en tournée, ce matin. Tu les as pas vus ?

— Non. Où sont-y allés ?

— Du côté de C***.

— Oh ! c'est ça, croyant que j'y étais, bien sû. Elle est bonne. Tu sais, Marc, y avait pas moyen qu'y me trouvent. J'avais attaché sous mes souliers des grosses semelles tournées sens devant derrière, le talon en avant. Aloo, tu conçois, y me cherchaient du côté de C*** pendant que j'étais dans les bois de M***.

— Oui, oui, je conçois. Ça fait comme ça que tu avançais en reculant. Laquielle, quand même ! Bravo, Sami ! à la tienne. J. M.

La bonne vie.

TOUTE VIEILLE CHANSON

Sur l'air : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Avec une vitesse extrême,
Le dernier jour s'est écoulé.
Celui-ci va finir de même
Sans pouvoir être rappelé.

REFRAIN

Nous n'avons qu'un jour à vivre,
Amis, passons-le gaîment
Et de tout ce qui nous peut nuire
N'ayons jamais aucun tourment.

Tout finit, tout est sans remède,
Aux lois du temps assujetti ;
Et par l'instant qui lui succède
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe, pour ne plus revenir ;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi partout suivie
Nous soumet tous au même sort ;
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace,
De tant de soins s'embarrasser,
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes,
Qu'un instant peut les voir finir,
Vivons pour l'instant où nous sommes
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est même déplorable,
Qui, de la fortune, amoureux,
Se rend lui-même misérable,
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses,
Il consume ses plus beaux ans ;
A des espérances douteuses,
Il immole les biens présents.

Insensé, votre âme se livre
A de tumultueux projets,
Vous cherchez le moment de vivre
Et vous ne le trouvez jamais.

Je ne prétends pas me repaître
De l'erreur qui vous a séduits :
N'importe ce que je dois être,
Ma vie est l'instant où je suis.

Par DUBOIS l'aîné, horloger.

Qui me rendra mon beau nez ? — Dans une maison de commerce de vins, un commis-voyageur reçoit son congé, après trente années de bons services. A cette nouvelle, le pauvre homme s'écrie douloureusement :

— Qui me rendra ma jeunesse et mon nez blanc ?

* * *

Otez votre gant. — Mme de La Coudrette, de retour de voyage, traverse son parc et rencontre son jardinier. Elle lui tend amicalement la main.

— Madame est bien honnête, lui fait le brave homme, mais ôtez d'abord votre beau gant si propre, car mes mains, comme vous voyez, sont horriblement crasseuses.

* * *

Si j'étais riche ! — Monologue d'un buveur !

— Ah ! si je pouvais inventer un remède pour corriger les saoûlons, en peu de temps je serais riche et alors j'aurais de quoi boire à tire-larigot !

La guierra.

Ma fâi, n'è pas l'eimbarras ! mâ clliau que l'ant einveintâ la guierra l'arant meretâ qu'on lau fasse fére due z'écoule et quatro camps, lè z'on aprî lè z'autro, à pî dètsau su dâi z'étraublllie. Sarâi-te pas bin fé, dite-vâi, ora ? — Quand l'è la guierra po sè recordâ, quemet cllia que no z'ein fé stau dzo passâ, eh bin, on baillera bin on batse po la vère. Quand on vâi passâ lè colonau avoué lau z'étâle, lè petit-colonau que lau diant brigadier, lè gros-majo, lè capitaino à tsevau, lè lutenien avoué lau galèze moustatse, lè caporat que ne sè motsant pas su lau mantse po ne pas cofféï lau galons, lè sordat, etseptra, quand on vâi passâ tot cein, on sè peinse en sè mimo : « L'è veré que l'è rido galé ! »

Mâ, quand l'è qu'on fâ la guierra à debon, n'è pas lo mimo affére, câ, ein aprî, tot è brezî, ravadzî, èclliaffâ, bourlâ, tsapllîâ, tiâ, enfin quie, quemet on dit : « Seimbllie que la guierra lâi a passâ. »

Faut que cein sâi tot parâi oquie de la mètsance, du que l'oncllio Phelippe, qu'avâi mariâ la grôcha Jeannette dau Bor, appelâve sa fenne « sa vîllhie Guierra », po coin que s'irant tsecagni veingt-houit ans ; ancora on par d'ans et l'arâi quasu ètâ la Guierra de Treinte-ans. Prau su que l'oncllio Phelippe avâi dâi tor assebin, mâ l'è pî po dere.

Et portant, lè z'autro iadzo, lè Suisses îrant crâno por allâ dinse batailli pè lo défro. Ie partessant quemet on vôlet que va à maître : lo bissat su la rita et lo bounet su l'orollie.

Vo z'ai prau oïu parlâ dau grand Napoléon, que fotâi la fouâre à ti lè râ de pè l'étrandzi, câ rèussessâi adî à lau baillî dâi dèpllîemâïe dau dianstro. Eh bin ! l'avâi avoué li dâi Suisses ; et pu que lè betâve à la tita dau bataillon ; adan faillâi sè remouâ de dèvant, câ on pouâve bouailâ : « Gâ ! voilà un châ ! » On coup, ein avâi dou de leu dein onna compagnie, que l'avant à nom Djedîon et Sami. Clliau dou lulu s'amâvant bin : l'irant dau mimo veladzo et l'avant z'on z'u coumenïï einseimbllio. Tandu que la batâille bailliive fè, que lè bâlle pllioves-sant râ, que lo canon ronnâve, vaitcé on boulet qu'arreve et que cope 'na tsamba à Sami.

— Djedîon, que fâ Sami, i'è 'na tsamba de vîa, se-te-pllié, porta-mè vito tant qu'à l'infirmerî.

— E-te veré ! que repond Djedîon, t'i possibllio quin affére, mon poûro Sami, quin affére !

Djedîon adan tserdze Sami su sa rita et felâve tant que pouâve èteindre, quand vaitcé on autro boulet que passe et qu'eimporte la tita dau poûro Sami. Mâ, djabe lo pas que Djedîon sè maufie de cein et trace ancora on bet tant qu'à que reincontre on mâidzo.

— Iô va-to ? que lâi dit lo tsapllia-bré.

— L'è mon camerardo Sami, que l'a z'u 'na tsamba copaïe et que vo z'apporto, monsu lo mâidzo.

— Mâ, gros bedan, l'a la tita vîa, ton camerardo !

— Quemet, la tita !... cllia tsaravoûte de